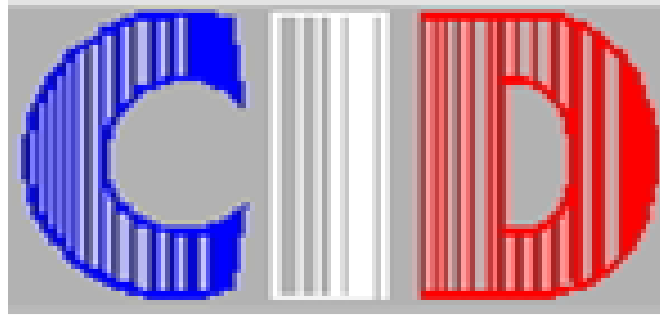


COLLEGE INTERARMÉES



DE DÉFENSE

**CHAOS
DES
MUTATIONS GEOPOLITIQUES**

MEMOIRE DE GEOPOLITIQUE

CBA BAILLY

5° PROMOTION

DIV. B - GPE B1

Décembre 1997

CHAOS DES MUTATIONS GEOPOLITIQUES

c
i
e
n

m
o
n
d
e

f
i
n
i
t
.

e
t

q
u
e

l
e

n
o
u
v
e
a
u

m
o
n
d
e

c
o
m
m
e
n
c
e
.

"

C
H
A
T
E
A
U
B

INTRODUCTION

Quand un univers est soumis à l'action de deux champs de forces, il se " bipolarise " ; la lecture de cet univers est alors aisée : on y distingue parfaitement les espaces soumis à l'influence - plus ou moins importante - de l'un ou l'autre de ces champs. Mais on y distingue également les zones d'ombre où leur énergie devient très faible, ou bien les zones de superposition dans lesquelles ces deux champs s'opposent et tendent tout naturellement à se neutraliser. Ainsi en était-il de l'ordre mondial bipolaire. Ordre parfaitement binaire, dicté par la froide mathématique toute autant perverse que sclérosante, et sur lequel règne, sans partage, un chef-d'oeuvre de manichéisme. La réflexion stratégique et la pensée militaire sont alors tant " nucléarisées " qu'elles s'en trouvent du même coup privées de toute autre perspective et condamnées à l'appauvrissement progressif par " vitrification intellectuelle ".

En revanche, quand un univers est soumis à l'action d'une multitude de champs, superposés et répartis de manière quasi aléatoire, se disputant l'espace sous l'effet d'une distribution infinie de puissances, l'ordonnement des rapports d'influence devient extrêmement complexe. Dans cette mosaïque de nuances, seules quelques tendances se dégagent : celles de quelques champs dominants. Plus grave encore : à l'espace statique bipolarisé précédent se substitue un espace extraordinairement dynamique, produit de la libération brutale d'une profusion d'énergies diffuses, dans lequel l'arrangement des organisations en défiant tout déterminisme consacre l'avènement déroutant de fractals aux formes inconnues.

Ainsi en est-il du non-ordre actuel, qui règne sur un monde provisoirement condamné à un véritable chaos de mutations, que les chercheurs initiés aux théories avancées de la pensée complexe ont déjà décrit comme un véritable big-bang.

Cette fin de siècle pourrait donc bien correspondre à cette période de rupture, de recomposition générale que prédisent les croyances millénaristes. Dans ce contexte, l'incertitude est devenue l'unique certitude. Et cette réflexion sur les grandes mutations en cours, n'a d'autre objectif que d'en saisir les effets, au moins provisoires, sur quelques domaines de l'espace géopolitique.

L'aube brouillée du " nouvel ordre mondial " s'est trop prolongée pour qu'il n'ait d'autre réalité que celle d'un mirage. Sous l'effet de la mondialisation les Etats, entités politiques - par essence - fondamentales, voient se dissoudre leurs pouvoirs. Les Etats-Unis, pourtant grands vainqueurs de la guerre froide, ne sont pas épargnés, et ils découvrent les dures limites de leur hégémonie. Certes la " Menace " a disparu, mais bien d'autres, plus insidieuses, hantent maintenant la scène internationale, confrontée à une véritable métamorphose des enjeux sécuritaires. Enfin, même quand la violence armée se manifeste, c'est autrement : de plus en plus au travers de conflits hybrides véritablement dénaturés.

I - DISSOLUTION DU POUVOIR ETATIQUE

L'ère des structures stables est bien révolue, tandis que la " sagesse des nations " paraît s'évanouir devant les fléaux qui la guettent (nationalismes ethniques, intégrismes religieux, crise économique, etc.) un nombre grandissant de conflits intraétatiques, développés ou latents, menacent la stabilité de toutes les organisations et institutions directement issues de la guerre froide. L'Etat, pilier, par construction, des relations internationales, subit de plein fouet cette épidémie de crises qui le minent de l'intérieur comme de l'extérieur.

Que reste-t-il du pouvoir des Etats en cette fin de millénaire ?

Dans un univers où l'économique commande impitoyablement au politique et où les plus grands maux dont souffre le monde exigent des réponses hors de portée de toute nation isolée, l'affaiblissement de la puissance étatique, en termes de capacités comme en termes de compétence, semble déjà consommée.

Le monde est maintenant tiraillé entre deux logiques contradictoires : d'un côté, sous l'effet de la globalisation des échanges économiques et commerciaux, la multiplication des unions économiques régionales (Union européenne, Aléna,

Mercosur, ASEAN ...) tend à déposséder les Etats d'une grande partie de leurs instruments financiers et même monétaires (UE) ; de l'autre, ces espaces trop grands et trop hétérogènes pour avoir une existence et un sens politiques suscitent l'émergence de régionalismes, de nationalismes, voire d'intégrismes de fractions de populations qui ne se reconnaissent plus ni dans leurs instances dirigeantes, ni dans les organisations supranationales.

Les Etats au centre d'un monde dual

Les Etats, forts de leur légitimité nationale, se sont pourtant constitués comme les acteurs centraux de l'espace international et ont contribué à structurer la pensée de l'ordre mondial à partir de deux modèles génériques, déclinés de multiples manières : l'école réaliste d'un côté et la pensée universaliste de l'autre.

La théorie réaliste, défendue en France par Raymond Aron, est avant tout fondée sur l'opposition d'intérêts immanente à l'existence même des Etats, dont les intérêts sont - par essence - divergents. Cette conception des relations entre unités politiques tend à réduire le champ des relations internationales à une savante dialectique entre la paix et la guerre, la stratégie et la diplomatie. Trois éléments fondamentaux découlent de cette approche : les rapports internationaux ne sont définis que comme des rapports interétatiques, à partir d'une dissociation absolue entre l'interne et l'externe, le national et l'international, entre le social et le politique ; les relations entre les Etats sont structurées par la recherche de l'intérêt national, la logique de l'interaction réside alors dans la raison d'Etat, et il ne peut y avoir de morale internationale puisque c'est la loi du plus puissant qui domine ; l'instrument principal des relations internationales est le recours à la force, c'est elle qui permet de peser dans les rapports de puissance et d'imposer - le cas échéant - sa volonté, le rôle de la guerre est alors central.

A cette théorie s'oppose la vision universaliste qui ne conçoit pas la scène mondiale comme la sphère du conflit mais comme celle de la coopération. Cette pensée pré-étatique et antiétatique considère l'Etat comme un facteur de division et d'oppression plutôt que de cohésion et d'harmonie. C'est cette conviction que l'on retrouve dans les conceptions utopiques d'un monde enfin réuni par le droit. L'universalisme peut s'enraciner dans le droit ou bien encore dans les lois de l'économie.

L'affaiblissement des Etats d'une part, et l'échec de la " communauté internationale " à se réaliser en tant que telle d'autre part, montrent que ces deux approches sont maintenant à relativiser. En fait, la question de fond n'est plus tant de choisir un modèle plutôt qu'un autre, puisque la théorie réaliste ne résiste pas aux effets de la mondialisation tandis que la vision universaliste n'est jamais parvenue à imposer un monde sans frontières ; il faut bien admettre, maintenant, que les deux logiques coexistent, celles de l'Etat et celle de l'interdépendance, et c'est bien d'un monde dual qu'il faut parler.

Les Etats sous la pression des médias et de l'opinion

S'il est un domaine où la mondialisation a constitué un extraordinaire facteur de mutation, c'est bien celui de l'information, dans toutes ses dimensions. La pression des médias, et par voie de conséquence des opinions qu'ils ne manquent pas de forger, devient telle que l'espace public est quasiment en permanence sous le feu de projecteurs. La transparence qu'exige cette surveillance permanente prend bien souvent des airs d'inquisition. Aucun domaine n'est épargné : les forces armées en opération, les procédures judiciaires, les enquêtes publiques et la plupart des activités humaines, dès lors qu'elles comportent la dimension émotionnelle exploitable. En dépit des règlements et de toute la discrétion qu'exigeraient certaines enquêtes, pour être conduites dans les meilleures conditions d'indépendance et d'objectivité, la presse la plus audacieuse " perquisitionne ", sans état d'âme, dans tous les espaces publics ou privés les plus secrets . Cette pression des médias, tous les acteurs de la vie politique la subissent - en permanence, et de plein fouet - et leurs discours tout comme leurs actes sont de plus en plus influencés par la perception immédiate qu'en ont, ou en auront, les électeurs : la raison d'Etat se confond alors malheureusement souvent avec le plus sombre électoralisme. Cette fragilité des engagements politiques contribue encore plus à les discréditer et les assure de la plus sûre inefficacité. Les politiques du court terme ne sont guère propices au grands chantiers qu'exigeraient pourtant nombre de d'évolutions.

Des Etats en perte de légitimité

Aux effets des métamorphoses du pouvoir, consécutifs à la mondialisation, s'ajoute une sorte de double discrédit qui pèse sur la plupart des classes dirigeantes, y compris celles des sociétés occidentales, pourtant les plus avancées.

D'abord, de plus en plus, les Etats se trouvent dépossédés d'une grande partie de leurs moyens d'action au profit, d'une part d'instances internationales qui les dépassent (accords et unions économiques) et d'autre part d'organisations régionales ou fédérales (décentralisation) dont les compétences ont dû être élargies - dans un souci d'efficacité - dans le cadre d'une logique de proximité. A ces transferts institutionnalisés s'ajoutent les dépossessions de fait qu'a exigées la globalisation des échanges économiques et son cortège de dérégulations. Cette restriction à la fois du champ de compétence de l'Etat et de sa capacité à réagir, le cas échéant, au profit de sa nation, de ne manque pas de le décrédibiliser, notamment aux yeux des populations les plus touchées par la crise.

Enfin, les classes politiques sont de plus en plus durement affectées par le nombre grandissant d'affaires impliquant autant les plus grands partis que de hauts responsables politiques dans toutes sortes de compromissions ou abus de pouvoir.

Ces maux endémiques provoquent une crise de confiance dans les partis traditionnels qui conduit de plus en plus de désespérés à se retourner vers des partis extrémistes.

" La puissance n'est rien, quand le sens vient à faire défaut. " Au coeur des mutations en cours, le dialogue interétatique permet-il encore d'assurer la cohésion et la stabilité du système international ? De la réponse à cette interrogation et du sens que les Etats sauront donner demain à leur action dépend leur survie.

II - HEGEMONIE LIMITEE DES ETATS-UNIS

" Quand l'empire soviétique s'est effondré et que l'Union soviétique elle-même a éclaté, il a semblé que l'Amérique demeurée seule debout parmi les décombres de la guerre froide n'aurait qu'un geste à faire pour se saisir du sceptre du monde. Quand, vers le même temps, le président Georges Bush a choisi, pour galvaniser la coalition anti-irakienne, de lancer le slogan d'un " nouvel ordre mondial ", beaucoup ont pensé que ce geste était fait. "

Le prix de la guerre froide

Comme chacun l'a bien compris aujourd'hui, il n'en fut rien. Et pour cause, l'ambition avouée de l'ancien président des Etats-Unis a été durement sanctionnée aux élections de novembre 1992 par la victoire de Bill Clinton, dont les grandes aspirations politiques pour son pays étaient d'un tout autre ordre. Si la course folle et sans répit aux armements a indiscutablement provoqué - plus que tout autre aspect politique - la ruine puis l'effondrement de l'U.R.S.S., elle n'en a pas moins grevé l'économie américaine du plus formidable désastre qu'elle ait jamais connu, sur fond de déficit budgétaire et commercial et de grave crise économique. Quelle aubaine pour le futur candidat aux élections présidentielles !

Les Etats-Unis : puissance arbitrale ou impériale

En fait, cette réorientation de la politique américaine pose la question de la nature exacte de cette superpuissance : " Les Etats-Unis sont-ils, pour commencer, une puissance à vocation impériale ? " Par essence politique, à l'évidence non. L'évolution historique du statut de cet Etat-nation tout au long de ce siècle - qualifié par certains de " siècle américain " - face au déclin des anciennes puissances européennes montre bien - il ne faudrait pas l'oublier - que son fondement procède plus de l'introversion que de quelque volonté de prise en charge du destin des nations : " C'est leur modèle plus que leur autorité qu'ils souhaitent exporter : ils prétendent à un magistère plus qu'à un empire. "

La dure réalité des moyens

Les Etats-Unis, plus que toute autre puissance, ont donc été conduits à réexaminer leurs ambitions politiques et stratégiques. Ceux dont on imaginait qu'ils seraient les gendarmes du monde s'apercevaient qu'ils n'en n'avaient pas (ou plus) les moyens. La diplomatie américaine avait déployé une intense activité - et tout semblait lui sourire - pour enclencher des négociations de paix entre Arabes et Israéliens ou favoriser le règlement de la plupart des grandes crises régionales, en particulier les conflits dits " de basse intensité " ayant marqué les années 80 : Afghanistan, Angola, El Salvador, Nicaragua, Cambodge. Les premières difficultés sont apparues lorsqu'ils comprirent qu'il ne leur était plus possible de réinventer un grand projet de type plan Marshall pour venir en aide, d'abord à Mikhaïl Gorbatchev puis à une ex-Union soviétique en totale décomposition et dont les chefs des nouveaux Etats indépendants - en particulier le nouveau président russe, Boris Eltsine - réclamaient à cor et à cri un soutien financier massif. Ils avaient d'ailleurs déjà réalisé lors de la guerre du golfe, qu'ils n'avaient pas davantage les moyens de leur ambition militaire.

Les limites de l'engagement américain

Tout d'abord, l'opinion publique américaine est de moins en moins prête à voir ses " boys " mourir pour une cause qui lui est parfaitement étrangère. Le traumatisme du Vietnam, dont la résurgence apparaît dans chaque nouvel engagement, l'échec plus récent en Somalie, l'affirmation du concept " zéro mort " tendent à annihiler politiquement toute perspective d'engagement (pour la bonne cause) qui ne remette en cause les intérêts directs des Etats-Unis. Ces derniers, même si leur diplomatie prend souvent des airs messianiques, tendent naturellement à étendre leur influence, à promouvoir leurs intérêts, à propager leurs valeurs et, pour ce faire, il n'hésitent pas, quand l'occasion se présente, à user de pressions, voire de la force... Mais quel autre Etat, de quelque importance, agirait autrement ?

La fin du rêve américain et la remise en cause du modèle de société

Pour finir, force est de constater que malgré l'euphorie qui suivit la fin de la guerre froide, l'optimisme démesuré a vite fait place au pessimisme : " au succès de la guerre du Golfe ont répondu la crise économique et le déficit budgétaire, la défaillance du système de santé américain, les ravages de la drogue, la crise urbaine. Le rêve américain semblait se diluer dans une société d'exclusion. Aujourd'hui encore, malgré la reprise économique la prudence domine. " Aussi n'est-il pas étonnant que le modèle libéral américain ne fasse plus recette, et que son modèle de société ne fascine plus de la même manière les puissances occidentales. Elles tendent maintenant à converger, plus raisonnablement, vers des systèmes politiques fondés sur un libéralisme plus modéré, sur un capitalisme plus encadré et dans lequel l'action de l'Etat a pour objectif essentiel de limiter la " fracture sociale ". Il ne s'agit plus de copier (ou de parodier) un mode d'organisation, mais plutôt de l'adapter aux exigences et spécificités nationales.

III - METAMORPHOSE DES ENJEUX SECURITAIRES

Dans ce paysage géopolitique déstructuré, la prolifération de systèmes politiques à dominante démocratique expose de nombreux Etats - en particulier les plus récents d'entre eux - à de nouvelles menaces exploitant pernicieusement la vulnérabilité des institutions et abusant des vertus sur lesquels sont fondées toute démocratie. La dimension transnationale de la plupart des grands enjeux sécuritaires tout comme les investissements colossaux qu'exige leur réponse condamnent les Etats à une interdépendance obligée, que seules de puissantes organisations internationales peuvent structurer, coordonner et faire converger vers une stratégie d'actions cohérente et efficace.

Le vide idéologique

L'espace vide laissé, en cette fin de siècle, par l'effondrement des grandes idéologies a très vite été occupé par la promotion d'un modèle de société, avant tout économique à défaut d'être social : le néolibéralisme américain, dont l'apparente efficacité occulte nombre de ses faillites, en particulier dans le domaine social. Mais quoi qu'il en soit, promouvoir un paradigme socio-économique n'a guère de chances de fédérer une population socialement très dispersée, surtout quand chômage,

exclusion et précarité témoignent de ses limites. Son absence de dimension politique le discrédite fatalement auprès des populations en mal d'identité, de sens et d'aspirations moins rationnelles.

Les nouvelles menaces

Confrontés à une véritable anarchie des formes, certains chercheurs perçoivent dans le " chaos mondial " actuel l'émergence de nouvelles menaces " vraiment nouvelles ", dont l'importance et la portée sont considérablement occultées par une sorte de consensus journalistique, se satisfaisant pleinement d'un conformisme, sans remise en cause " inutile ". Pourtant, " la fin de l'ordre bipolaire a suscité la mutation d'une foule d'entités hier purement terroristes ou purement criminelles, c'est-à-dire leur glissement brusque et imprévu du champ du technomorphe à celui du biomorphe. " Technomorphe : " hier, l'essentiel de la violence non-étatique [...] était le fait de groupes organisés ou récupérés par des services spéciaux pour le compte d'Etats. Sur ordre et au cachet, ils fonctionnaient de façon mécanique, en suivant des impulsions marche/arrêt. " Biomorphe : " aujourd'hui, on assiste à la prolifération quasi-biologique, incontrôlable - et à ce jour incontrôlée - d'entités dangereuses complexes, très difficiles à identifier, à comprendre, à définir, ce sur des territoires ou au sein de flux eux-mêmes mal explorés. " Concrètement, la réalité de ces menaces nouvelles exige d'imaginer de nouveaux appareils de surveillance et de concevoir des réponses plus pertinentes. Il est en effet frappant de constater que dans un monde dominé par l'information et la communication, d'immenses entités, parmi les plus dangereuses, parviennent à passer complètement inaperçues. Tel est le cas, par exemple des grands courants islamistes transnationaux comme l'Ikhwan, la Salafiya ou le Tabligh, dont le rôle en " arrière-plan " est pourtant déterminant.

La montée des enjeux environnementaux

Dans un tout registre, la planète dérive inéluctablement, de pollutions en accidents chimiques graves, de contaminations en irradiations, vers une catastrophe écologique globale. Cette dégradation profonde de l'environnement, d'une ampleur et d'une gravité souvent insoupçonnées, menacent de plus en plus directement l'espace vital de peuples et de nations, dont la survie exigera des investissements d'autant plus lourds que les mesures adaptées tarderont à être prises (politique de développement durable). Le facteur écologique devient donc de plus en plus préoccupant et déterminant pour la survie des populations les plus exposées, concentrées dans d'immenses complexes urbains, que de simples conditions météorologiques défavorables peuvent conduire à l'asphyxie. Or, cette menace qui pèse sur le Tiers Monde comme sur les nations les plus développées ne peut être traitée qu'à l'échelle internationale et plus exactement à l'échelle mondiale. Tous les

efforts qu'un Etat peut consentir isolément peuvent être annihilés, si les Etats voisins n'y consentent pas les mêmes investissements, dans le cadre d'une étroite collaboration, seule garante de cohérence. Le souci de sauvegarder le patrimoine commun de l'humanité, inscrit dans toute politique de développement durable, exige donc une véritable fédération internationale des énergies et des initiatives.

La montée de l'irrationnel

Enfin, cette analyse serait incomplète si la montée incontestable de l'irrationnel qui menace nombre de sociétés, en principe dominées par la rationalité, n'y était point évoquée. " De plus en plus de citoyens, qui se sentent menacés par une modernisation technologique brutale et forcée, éprouvent des rancœurs antimodernistes. Et l'on constate que l'actuelle rationalité économique méprisante pour l'homme favorise la montée d'un irrationalisme social. [...] de nombreuses personnes croient assister à une éclipse de la raison. Et sont tentées par une fuite dans une image du monde irrationnelle. Beaucoup de gens se tournent vers les paradis artificiels de la drogue, de l'alcool ou vers les parasciences et les pratiques occultistes. " La prolifération de sectes (Davidiens de Waco, Temple solaire, Heaven's Gate, etc.) ou de mouvements divers (millénaristes par exemple, avec plus de 300 000 adeptes en Europe) traduit bien cette montée d'un irrationalisme social.

IV - DENATURATION DES CONFLITS

L'évolution récente de la typologie des conflits armés est marquée par la progression significative de leur hétérogénéité et de leur spécificité. Au clivage central de la communauté internationale, conséquence de la guerre froide, s'est substituée une grande variété de situations issues de la résurgence de tous les vieux contentieux, politiques, ethniques ou territoriaux, qu'avait d'abord figés, puis largement occultés, la dialectique - simple, mais pour le moins réductrice - des stratégies Est-Ouest. La plupart des conflits en cette fin de siècle (Algérie, Albanie, Bosnie, Tchétchénie, Kurdistan, Afghanistan, Chiapas, Soudan, Liberia, Congo-Zaïre, Rwanda, etc.) sont des conflits internes, intraétatiques, qui opposent un pouvoir central à une fraction de sa propre population. Aujourd'hui, les mouvements armés se cantonnent dans des luttes locales, circonscrites dans des espaces géopolitiques particuliers, dans lesquelles s'inscrivent des tendances lourdes belligènes, issues de profonds antagonismes de tout ordre : " les mouvements de lutte armée islamistes en Algérie sont avant tout algériens et leur dimension fondamentaliste ne suffit plus pour les assimiler au Hezbollah libanais ou aux rebelles philippins musulmans par exemple. " Cette mosaïque de crises ouvertes ou latentes consacre bien la fin de la bipolarisation mais aussi, et de manière plus

inattendue, la fin de la guerre, ou plus précisément, la fin du phénomène bataille." La guerre est morte. La Bombe l'a tuée, aidée d'envahissantes techniques militaires et de la transparence impitoyable qui est la marque la plus inquiétante de notre modernité. " Cette déclaration du général Le Borgne, pour controversée qu'elle soit, au regard du ton polémique et du sens de l'argumentaire pour le moins singulier présenté dans l'ouvrage dont elle est extraite, paraît bien néanmoins traduire une profonde réalité. Et cette dernière prend aujourd'hui une dimension nouvelle dans la mesure où, avec le nucléaire, trois autres causes concourent maintenant " à tuer la guerre ". C'est d'abord le développement des opérations onusiennes - de non-guerre - dites de " maintien " ou de " rétablissement " de la paix, mais c'est aussi la prolifération de ces conflits limités (pour l'essentiel à caractère ethnique et transnational), et c'est pour finir l'émergence de menaces diffuses dont les auteurs - non identifiés - tissent de véritables réseaux parasites transnationaux faisant peser une indicible menace sur les sociétés gangrenées.

De nouveaux paradigmes de violence armée

Plus récemment, certains auteurs voient dans le syndrome mafieux ou les guérillas dégénérées de nouveaux paradigmes de violence armée. Ce seraient même les entités terroristes les plus dangereuses aujourd'hui. Ainsi, en mai 97, la police n'a-t-elle pas découvert, dans un hangar à l'ouest de Bogota, un centre de télécommunications ultramoderne contenant pour 10 millions de dollars de matériel hi-tech. De même, 200 des 311 morts du terrorisme international en 1996 sont l'oeuvre des " Tigres de la Libération de l'Eelam Tamil " et 76 des 296 attentats décomptés par l'administration américaine en 1996 sont l'oeuvre du P.K.K. Ces deux guérillas dégénérées exemplaires ne sont en fait que des prolongements parfaitement dénaturés du concept originel : la finalité de ce genre de mouvement est, et restera, exclusivement criminelle.

Les luttes occultes

Les conflits prennent une toute autre tournure quand des groupes sociaux sont tentés de recourir à des formes de pensée prérationnalistes et qu'ils renouent avec les formes les plus primaires de superstition, d'ésotérisme ou de pratiques occultistes. Se sentant menacée, voire agressée, par les effets d'une froide et brutale modernisation, dont l'impitoyable rationalité économique semble plus mépriser l'homme que le servir, une population croissante de marginalisés s'égare dans toutes sortes de communautés illuministes ou recourent aux paradis artificiels que l'usage

de drogues ou l'alcoolisme permettent d'atteindre. " Comment ne pas se tourner vers Dieu quand tout s'effondre autour de soi ? Quand les " sciences " économiques elles-mêmes se révèlent incapables d'apporter des corrections logiques aux furieux dérèglements de l'économie mondiale ? Dérèglements et distorsions que les spécialistes eux-mêmes n'hésitent pas à qualifier d'irrationnels. " Ce retour au culte de la " vérité foudre " que Michel Foucault pressentait est en passe de faire encore de nombreux adeptes. Quand cette montée de l'irrationnel gagne la sphère du politique, alors il ne manque pas de contribuer à dénaturer le sens profond de nombre de conflits, et l'expérience le prouve : il devient dangereux et rapidement destructeur. C'est dans ce mélange explosif de toutes sortes de courants obscurantistes, sur fond de crise durable, de chômage, de " fracture sociale ", d'exclusion, de précarité et de désarroi profond, que s'enracinent toutes les déviations extrémistes politiques, raciales, fondamentalistes ou xénophobes.

CONCLUSION

Du " nouveau monde " à la " géopolitique du chaos ", en passant par le " bouleversement du monde ", les " mutations de l'ordre mondial ", les " grandes manœuvres du monde ", on assiste à une véritable prolifération d'expressions sémantiques pour traduire l'avènement d'un monde " en pertes de repères ". Nul doute donc qu'il se passe quelque chose sur cette planète ! Mais quoi finalement ?

Quelle part de réalité durable contient ce foisonnement de conceptualisation d'une évolution chaotique ?

" En face d'un monde dispersé, quel est le premier besoin de l'esprit ? Le saisir. " " Nous ne pouvons le faire sur ses images, puisque nous sommes sensibles d'abord à ce qu'elles ont de transitoire ; nous voulons le faire sur ses rythmes. Connaître le monde n'est pas en faire un système... " Cette sagesse dans l'approche et l'extrême prudence dans la conclusion suggèrent moins l'ouverture que la réserve : l'heure n'est pas aux déclarations péremptoires !

Que ressort-il finalement de cette analyse succincte ? Que d'abord, plus rien ne sera vraiment comme avant... et il n'est guère de retour plausible à quelque situation antérieure. Les Etats, entités presque sacrées, dans lesquelles se sont cristallisées aspirations nationales et territorialités, sont en perte de vitesse. Si leur représentation n'a guère changé, leur champ de compétence résiste mal aux effets d'une mondialisation intense. Dans le même ordre d'idée, le super-Etat d'Amérique voit ses espoirs de nouvel ordre mondial s'évanouir définitivement. Son hégémonie est condamnée à rester limitée, faute de moyens et peut-être d'ambition. Mais tout cet aggiornamento de mutations a aussi métamorphosé les menaces dont la multitude de formes : crime organisé, réseaux mafieux, guérillas dégénérées etc. compromet gravement l'efficacité des réponses qu'il est permis de leur donner. Enfin, on ne fait plus la guerre de la même façon : la Bombe, puis la nature même des

conflits exigent plus que jamais la maîtrise de la force. La disparition quasi systématique d'adversaires " légitimes " paralyse l'emploi des forces armées, dont l'engagement a connu - lui-aussi - de profondes évolutions.

Il est bien difficile de savoir si l'on a véritablement saisi les bons " rythmes " dans cet immense chaos de mutations ; mais ce qui est sûr, en revanche, c'est que " le nouveau monde " qu'ils semblent préfigurer peut encore accoucher du meilleur comme du pire.